de Presbourg et de Komorn. A la fin de l'année 1848, il était chef d'état-major du général Kis. Après la défaite de Kaschau, il remplaça le général Messaros dans le commandement de son corps d'armée, et, malgré sa jeunesse, il montra bien vite les qualités d'un homme de guerre et d'un excellent général. Sans approvisionnements la plupart du temps, avec des soldats mal instruits et à peine disciplinés, il défendit la ligne de la Theiss, perdit glorieusement la bataille de Kapolna, mais décida du gain de celles d'Isassegh et de Najysarlo. Il se distingua principalement par sa belle défense de Komorn, dont il fut nommé commandant en juillet 1849. Le 3 août, il fit, pour dégager cette place, une brillante sortie, à la suite de laquelle les assiégeants durent, malgré une défense désespérée, se retirer, laissant aux mains de Klapka 30 pièces de canon, 3,000 fusils, des bagages et des approvisionnements de toute espèce. L'armée vaincue dut même évacuer Raab et se retirer au plus vite derrière les fortifications de Presbourg. Ce succès inattendu changeait la face des choses; Klapka, dont le nom était devenu célèbre du jour au lendemain, menaçait l'Autriche et la Styrie. Il s'empressa d'écrire à Kossuth et à Gœrgey pour les informer de ce grand avantage; par malheur, le premier était en fuite et prisonnier des Turcs, et le second venait de signer la fatale capitulation de Vilagos. Gœrgey envoya à Klapka l'ordre de se rendre; mais celui-ci, ne voulant pas imiter ce général dans sa défection, prit le parti de se défendre dans Komorn jusqu'à la dernière extrémité. Cette héroïque défense est une des plus admirables pages de la guerre de Hongrie. Cependant il fallut céder à la force et au nombre; mais le général Haynau accorda une honorable capitulation à Klapka et à ses braves compagnons, qui se retirèrent librement le 2 octobre 1849. Il se rendit aussitôt en Angleterre, puis en Italie et en Suisse, où il s'est fait naturaliser. Il est entré, en 1856, au conseil fédéral, élu par les radicaux, et a siégé à côté de M. James Fazy. Lors de la guerre d'Italie, en 1859, Klapka se rendit en ce pays pour tenter, avec M. Teleki, un soulèvement contre l'Autriche; mais la paix inattendue de Villafranca vint arrêter l'essor de ce projet et le général revint à Genève. Depuis, il a fait plusieurs voyages en Italie et en Angleterre, pour servir la cause des nationalités et empêcher l'explosion prématurée de quelques mouvements populaires. C'est ainsi qu'il a désavoué, en 1862, l'appel aux armes adressé par Garibaldi aux Hongrois. Lorsque, en 1866, l'Autriche fut vaincue à Sadowa par la Prusse, Klapka essaya sans succès de provoquer un mouvement insurrectionnel en Hongrie. Il a publié : *Mémoires sur la guerre de l'indépendance en Hongrie* (1851, 2 vol.), et la *Guerre d'Orient de* 1853 *à* 1855, essai critique et historique sur les campagnes du Danube, de l'Asie Mineure et de Crimée.

KLAP-MUTZE s. m. (kla-pmutz). Mamm. Un des noms du phoque à capuchon.

Klapperstein (LE) ou *Pierre des mauvaises langues*, curieux monument archéologique du moyen âge, existant encore à Mulhouse et auquel se rattachent d'anciennes traditions du droit germanique. Le Klapperstein est une grosse pierre sculptée, du poids de 12 kilog. environ, rivée par une chaîne de fer au mur de l'hôtel de ville. Au-dessus, on lit une inscription allemande de quatre vers, gravés en caractères gothiques, dont voici le sens :

Je suis nommée la Pierre des bavards,
Bien connue des mauvaises langues;
Quiconque prendra plaisir à la dispute et à la [*querelle*
Me portera par la ville.

La pierre elle-même représente une tête grotesque de femme, ouvrant démesurément les yeux et tirant la langue, dans une grimace indescriptible. C'était un instrument de punition pour les femmes qui se rendaient coupables de médisance ou qui étaient surprises au milieu de ces violentes scènes de disputes et d'injures, si fréquentes parmi les commères. La condamnée payait une amende, et de plus portait au cou le Klapperstein tout le long d'un trajet déterminé, et dans un certain cérémonial. La femme injuriée par elle, car c'était surtout pour les disputes entre femmes que cette pénalité avait été instituée, avait de plus le droit, en chemin, de la piquer avec un aiguillon, pour la faire avancer.

Cette coutume, dit M. Stœber, était fort ancienne. En effet, aux termes des vieilles lois germaniques, toute femme qui « disait vilenie à une autre » était condamnée à une amende, et devait de plus parcourir la ville en portant, suspendues par une chaîne à son cou, une ou deux pierres. Elle était accompagnée dans cette excursion infamante par les gens de justice, qui sonnaient de la trompe pour la narguer et la bafouer. Cette peine appartenait donc à la catégorie des peines infamantes et grotesques dont le moyen âge était si prodigue, et dont le carcan et le pilori faisaient partie. Elle était en usage dans la Frise, en Flandre et dans les pays scandinaves, ainsi que dans toutes les parties de l'Allemagne. Dans ce dernier pays, l'instrument du châtiment consistait parfois en un gros flacon de pierre nommé *Büttelflasche*, flacon du bourreau, sur lequel étaient représentées deux femmes qui se querellent. D'autres dénominations de cet instrument sont *Krötenstein*, pierre du crapaud; *Schandstein*, pierre d'infamie; *Lasterstein*, pierre du vice; *Fiedel*, violon; *Pfeife*, sifflet. M. Stœber a retrouvé un texte de loi qui prouve que cette coutume était en vigueur dans la petite ville d'Argonne au milieu du XIIIe siècle.

Comme, à Mulhouse, il n'y avait qu'une seule pierre, il pouvait arriver que deux femmes étaient condamnées à la porter à la fois. Dans ce cas embarrassant, l'une portait le Klapperstein jusqu'à une des portes de la ville, et là l'autre la remplaçait. On conserve encore à la mairie de Mulhouse un des écriteaux qu'on attachait à cette occasion sur le dos de la patiente.

Le Klapperstein a été en usage à Mulhouse jusqu'à la réunion de cette ville à la France, c'est-à-dire jusqu'en 1798. Les anciens du pays citent encore le nom de la dernière femme qui l'a porté au cou.

Ces cérémonies grotesques, dont la pénalité du moyen âge abusait, étaient pour la plupart symboliques; elles rappelaient des châtiments primitifs plus sévères, abolis par suite de l'adoucissement des mœurs. Peut-être ne faut-il voir dans la peine du Klapperstein qu'un souvenir de la lapidation, dont il n'est pas sans exemple qu'on ait puni primitivement, sinon la médisance et la calomnie, du moins le blasphème. C'était la peine juive appliquée dans ce cas, et une autre tradition, conservée dans le Talmud, nous fait voir les âmes des médisants et des calomniateurs passées, comme châtiment, dans des pierres. A la judicieuse étude qu'il a consacrée à la *Pierre des mauvaises langues*, M. Stœber a joint un fac-simile de ce curieux monument.

KLAPROTH (Martin-Henri), célèbre chimiste et minéralogiste allemand, né à Wernigerode en 1743, mort à Berlin en 1817. A l'âge de seize ans, son père l'envoya à Quedlembourg, pour étudier la pharmacie. De là il se rendit, en 1766, à Hanovre, où il apprit la chimie. Enfin, en 1768, il vint à Berlin compléter ses études. A mesure que son savoir augmentait, la fortune lui devenait plus favorable. En 1771, il entra comme aide de chimie dans la pharmacie de Valentin Rose, à Berlin, et, à la mort de ce dernier, il fut chargé de diriger cet établissement. Il se mit alors à travailler avec ardeur, analysant avec un soin extrême un grand nombre de substances, et publiant de nombreux mémoires, qui, en 1788, le firent nommer membre de l'Académie des sciences de Berlin. Quelque temps après, il fut nommé professeur de chimie à l'Ecole d'artillerie, et, en 1809, l'université de Berlin lui donna la chaire de chimie. Dès lors, Klaproth fut considéré comme une des notabilités scientifiques de son pays. Il fit partie du conseil de salubrité, prit part aux délibérations d'un grand nombre de commissions médicales, et fut nommé associé étranger de l'Institut de France.

La chimie lui doit une innovation qui, bien que peu importante en apparence, a eu sur les destinées de la science une influence très-grande. Il introduisit parmi les chimistes l'usage de publier tous les détails et tous les résultats numériques de leurs analyses, ce qui facilita singulièrement les recherches, et rendit les vérifications plus commodes.

Nous devons à Klaproth la découverte du zircone, du titane et de l'urane. C'est lui qui, le premier, observa et fit connaître exactement les propriétés chimiques du tellure, du chrome et de la glycine. Grâce à ses études, il put démontrer expérimentalement la différence entre la baryte et la strontiane, que, jusqu'à lui, les savants n'avaient pu nettement caractériser. C'est encore Klaproth qui, le premier, fit connaître la véritable nature de la mine d'argent rouge, et démontra que c'était un sulfure double d'antimoine et d'argent. Il fit et publia plusieurs centaines d'analyses, presque toutes de minéraux dont la composition était inconnue avant lui. Enfin, il fut un des plus ardents propagateurs de la doctrine de Lavoisier, et s'attacha à répandre et à vulgariser en Allemagne les découvertes faites par les chimistes français. Presque tous les écrits de Klaproth consistent en mémoires insérés dans divers recueils scientifiques; ses *Mémoires de chimie* ont été traduits en français par Tassaert (Paris, 1807, 2 vol. in-8°). Il a publié, en collaboration avec F. Wolff, un *Dictionnaire de chimie* (Berlin, 1807-1810, 5 vol. in-8°) qui a été traduit en français (Paris, 1811, 4 vol. in-8°).

KLAPROTH (Henri-Jules), célèbre orientaliste allemand, fils du précédent, né à Berlin en 1783, mort en 1835. Il apprit le chinois à quinze ans, à l'insu de son père, qui le destinait aux sciences naturelles. Quatre ans plus tard, il fonda le *Magasin asiatique*, puis fut appelé à Pétersbourg, et adjoint à l'ambassade de Golowkin en Chine (1805). Revenu, en 1807, dans la capitale de la Russie, avec une riche moisson de livres chinois, mandchoux, tibétains et mongols, Klaproth fut envoyé presque aussitôt dans le Caucase pour y recueillir des renseignements certains sur ces contrées belliqueuses et insoumises. La manière indépendante dont il remplit cette mission déplut au gouvernement russe. Il tomba en disgrâce, quitta Pétersbourg, et obtint, en 1812, une place de professeur à Wilna, mais ne put l'occuper à cause de la guerre. En 1815, il vint se fixer en France, où il vécut depuis des appointements d'une chaire de littérature asiatique à l'université de Berlin, que lui fit donner, en 1816, Guillaume de Humboldt. Klaproth possédait toutes les langues de l'Orient. « Il était sans contredit, dit Lindau, un des plus grands linguistes de son temps; sa pénétration, sa sagacité et la sûreté de son jugement étaient extraordinaires, sa mémoire des plus heureuses. Son style en allemand était clair et net. Quant au français, il le parlait et l'écrivait avec une correction très-peu ordinaire chez les érudits de son pays. Quoique d'un caractère bienveillant, il était extrêmement irascible, et il s'engagea dans des controverses littéraires où il ne fit pas toujours preuve de cette urbanité et de cette convenance que les savants devraient respecter plus scrupuleusement que les autres. » On a reproché à Klaproth d'avoir attaché trop d'importance à la comparaison des vocabulaires, et pas assez à celle des grammaires. « Il s'est malheureusement presque toujours borné, dit M. Landresse, à conférer des listes de mots sans chercher à pénétrer dans cette structure intime qui les rassemble et les combine, comme les membres d'un corps, pour leur donner de la vie. C'était là le défaut de l'ouvrage de Catherine II et de Pallas; ce fut aussi celui de l'*Asia polyglotta*, qui répond trop peu sous ce rapport aux progrès qu'ont faits depuis vingt ans l'étude philosophique et l'histoire critique des langues. » Bien qu'il eût composé et publié un nombre considérable d'ouvrages, Klaproth était loin de rester étranger aux distractions du monde. Il aimait beaucoup la haute société, les plaisirs, et ce fut peut-être au partage qu'il faisait de son existence entre l'étude et les dissipations mondaines qu'il dut le rapide déclin de sa santé. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons : *Voyage au Caucase et en Géorgie* (1812), traduit en français (1823, 2 vol. in-8°); *Tableaux historiques de l'Asie depuis la monarchie de Cyrus jusqu'à nos jours* (1826, in-4°, et atlas in-fol.); *Asia polyglotta*, ou *Classification des peuples de l'Asie d'après l'affinité de leurs langues* (1823-1829, in-4°, avec atlas in-fol.); *Description de la Chine* (1825, 2 vol. in-4°); *Chrestomathie mandchoue* (1828, in-8°); *Aperçu de l'origine des diverses écritures de l'ancien monde* (1832); *Examen critique des travaux de Champollion le Jeune sur les hiéroglyphes* (1832, in-8°).

KLAPROTHIE s. f. (kla-pro-tî — de *Klaproth*, chim. allem.). Genre de plantes grimpantes, de la famille des loasées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans les Andes.

KLAPROTHITE s f. (kla-pro-ti-te). Minér. Syn. de LAZULITHE.

KLARAELF ou **KLAREFVEN**, fleuve de Suède, qui prend sa source dans le lac de Zœmund, en Norvége, sous le nom de Tryssildelf, et, après avoir parcouru une partie de la Suède, se jette dans le lac Wenern, près de Carlstadt; cours, 350 kilom. Ordinairement, le fleuve de Gothie (*Gœthaelfven*) est regardé comme une prolongation du Klaraelf, ce qui porte le cours de ce dernier à près de 600 kilom. Le cours du Klaraelf est très-rapide et accidenté d'un grand nombre de chutes et de cataractes.

KLASS (Charles-Christian), peintre allemand, né à Dresde en 1747, mort en 1793. Il eut pour maîtres Hutin, puis Casanova, qu'il accompagna en Italie en 1772, s'adonna à la peinture historique et fut nommé, après son retour dans sa ville natale, inspecteur du cabinet des estampes (1777). Les tableaux de cet artiste sont dessinés et composés avec talent; mais la couleur en est fort défectueuse. — Son frère, Frédéric-Christian KLASS, né à Dresde en 1752, mort en 1827, s'adonna, presque sans le secours d'aucun maître, à l'étude du paysage. Outre la nature, il prit pour modèles Dietrich et Salvator Rosa, et, grâce à ses heureuses dispositions, il devint un artiste de beaucoup de mérite, dont les œuvres sont très-recherchées. Il gravait, en outre, à l'eau-forte et a laissé, en ce genre, trente-deux pièces d'un effet très-pittoresque. Klass fut membre de l'Académie de Dresde et professeur à l'Ecole des beaux-arts de cette ville.

KLATTAU ou **KLATOW**, ville des Etats autrichiens, dans la Bohême, à 108 kilom. S.-O. de Prague, sur la rive droite d'un bras du Rasenbach; 5,500 hab. Tribunal criminel; gymnase de bénédictins; fabrication de draps. L'ancien cercle de Klattau, aujourd'hui réuni à celui de Pilsen, avait 2,530 kilom. de superficie et 178,000 hab.

KLATZKO (Jules), poëte et écrivain polonais, né à Vilna en 1826. Il s'est distingué de bonne heure par son talent pour la poésie et par des dispositions brillantes comme écrivain. Salomon Zalkind, ayant remarqué dans ce jeune homme une rare intelligence, lui fit donner l'éducation littéraire la plus soignée; à peine âgé de treize ans, Klatzko publia sa première production poétique, intitulée : *Ma première offrande* (Vilna, 1836), qui eut du succès. Il improvisa ensuite, sous l'inspiration des circonstances, des pièces de vers remarquables par la verve poétique, par la pureté et l'élégance de la forme, par la noblesse et l'élévation des sentiments. La plupart de ses productions littéraires ont été publiées dans le recueil intitulé *Linkmane*.

Comme historien, Klatzko occupe une place fort remarquable. Traducteur habile, il a fait passer du polonais en hébreu une comédie de Korzenwioski, intitulée : le *Moine*, et des ballades de Mickiewicz, qui ont paru dans une publication en hébreu intitulée : *Peruda Canon* (*Fleurs du nord*). On a de lui, en outre, plusieurs ouvrages en prose, tous remarquables par la profondeur de la pensée et par un style plein de charme, d'une pureté et d'une simplicité rare. Nous nous bornerons à citer : *Die deutsche Hegemonen offenes Sendschreiben an H. Geo. Gervinus* (Berlin, 1849, in-8°); *Catéchisme non hérétique* (Paris, 1859); *Krewni*, analyse critique du roman de ce nom; *De l'école polonaise* (Paris, 1854); l'*Art polonais* (Paris, 1858); *Analyse critique du poëme de Lenartowicz, intitulé : les Gladiateurs; Correspondance de Mickiewicz; Sur la situation de la Pologne; Etudes* (Paris, 1859), etc. Klatzko est un des collaborateurs les plus actifs de la *Revue des Deux-Mondes* et de plusieurs autres publications françaises et allemandes.

KLAUBER (Joseph), graveur allemand, né à Augsbourg en 1710, mort en 1768. Il étudia son art à Prague sous la direction de Rein et de Birkhardt, puis revint dans sa ville natale, où il exécuta de nombreux travaux fort estimés, de concert avec son frère, Jean-Baptiste KLAUBER, né en 1711, mort en 1774, et graveur comme lui. Parmi les gravures dues au burin de ces deux artistes, désignés souvent sous le nom de *Fratres catholici*, nous citerons, outre de nombreux portraits et des figures de saints : *Scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament* (1757, 100 feuilles in-fol.), et *Calendrier de l'ordre de Saint-Georges de Bavière*.

KLAUBER (Ignace-Sébastien), graveur allemand, né à Augsbourg en 1754, mort à Saint-Pétersbourg en 1817. Après avoir reçu des leçons de son père, il fit à Rome un voyage dont il ne put profiter, à cause de son extrême jeunesse, puis vint se perfectionner à Paris dans l'atelier de Wille. Le maître, enchanté des rares dispositions de son nouvel élève, en fit bientôt son collaborateur. C'est ainsi qu'ils publièrent ensemble un travail intéressant et rare aujourd'hui, qui a pour titre : *Basilica Mannheimensis*, sorte d'album renfermant plusieurs vues de l'église de Manheim et le portrait de quelques prélats qui l'ont illustrée. Certains morceaux importants, dus à son burin seul, et qui parurent immédiatement après, donnèrent à ses débuts du retentissement; tels sont, principalement, les portraits de *Paul Ier, empereur de Russie*, d'après Voille; celui de l'*Impératrice Elisabeth*, d'après Louise Lebrun; celui du *Statuaire Allegrain*, d'après Duplessis; la *Femme de Mieris*, d'après le portrait original de ce maître, gravure hors ligne qui fit sensation. C'est vers cette époque que Klauber prit la route d'Italie pour la seconde fois. Il rapporta de ce voyage deux planches superbes, très-répandues aujourd'hui : la première, d'après la *Madone* de Carrache, de la galerie de Florence; la seconde, d'après la *Charité* de Guido Reni. Il était de retour à Paris, et, depuis 1787, l'Académie des beaux-arts venait de lui ouvrir ses portes, lorsque la Révolution éclata. Il quitta alors de nouveau la France, se rendit à Augsbourg, puis à Nuremberg, et alla, en 1796, mettre son talent au service de la Russie, où il fut nommé directeur général de l'Ecole de gravure à Saint-Pétersbourg. Parmi les morceaux les plus intéressants de son œuvre, on doit signaler surtout le grand album qui faisait partie du cabinet du roi de Prusse; il comprend une trentaine de gravures très-soignées, très-réussies, et qui représentent les plus beaux antiques connus alors, les plus beaux camées, les bas-reliefs les plus célèbres.

KLAUS (Nicolas VON DER FLUE, vulgairement appelé frère), anachorète et visionnaire suisse, né à Flueli, canton d'Unterwald, en 1417, mort en 1487. Fils d'un berger et dépourvu de l'instruction la plus élémentaire, il montra de bonne heure une grande exaltation religieuse, se vit contraint à vingt-trois ans d'entrer au service, se signala par sa bravoure, devint capitaine, puis se maria et eut dix enfants. Klaus était juge de paix de son district lorsque, en 1467, sous l'empire de ses idées religieuses, il quitta sa famille et alla s'établir dans un ermitage où il vécut avec une telle sobriété et en s'imposant de telles privations, que le bruit courut qu'il vivait sans prendre de nourriture. Sur la renommée de ce prétendu miracle et de sa sainteté, les visiteurs affluèrent auprès de lui. Klaus chercha alors un lieu plus solitaire et se fixa dans la vallée de la Melch. Chaque année il se rendait à la grande procession de Lucerne et aux pèlerinages auxquels l'Eglise attachait des indulgences. Lorsque de graves dissentiments s'élevèrent entre les membres de la diète de Stanz, en 1481, et firent un instant redouter de voir se dissoudre la Confédération helvétique, Klaus s'y rendit et parvint à ramener la concorde. Quand son grand âge ne lui permit plus de marcher, il fit bâtir avec les nombreuses offrandes qu'on lui portait une chapelle où, chaque jour, il entendait la messe. D'après la légende, il mourut après avoir passé vingt ans sans boire ni manger et fut béatifié en 1669.

KLAUSÉE s. f. (klô-zé ou klaou-zé — de *Klaus*, nat. allem.). Bot. Syn. de SARRÈTE ou SERRATULE, genre de carduacées.

KLAUSENBOURG (en hongrois *Kolosvar*), la *Napocensis colonia* des Romains, ville des Etats autrichiens, capitale de la Transylvanie, ch.-l. de l'ancien comitat de son nom, sur les bords de la petite rivière de Szamos, à 555 kilom. S.-E. de Vienne, par 46° 44' de latit. N. et 44° 14' de longit. E.; 26,000 hab., Hongrois, Allemands, Grecs et Valaques. Lycée avec bibliothèque publique, gymnase, séminaire, hôpitaux. Fabrication de draps, de faïence, brasseries. Commerce important avec la Hongrie. Cette ville, située au milieu d'une belle vallée, est entourée de vieilles murailles. On y voit une grande et belle place, quelques belles rues. La cathédrale, placée sous l'invocation de saint Michel, est un magnifique monument de l'ancienne architecture allemande. Klausenbourg est la *Napocensis colonia* ou *Claudiopolis* des Romains; des fouilles pratiquées dans ses environs ont fait découvrir un grand nombre de médailles et d'ustensiles en bronze, provenant des temps de la domination romaine. Sur les ruines d'un ancien château romain, l'empereur Charles VI fit construire, en 1721, une forteresse, aujourd'hui dans le plus complet état de délabrement. Klausenbourg fut, à l'époque de la révolution de 1848, le grand centre du mouvement national hongrois. Au début de la révolution, le général Puchner avait réussi à s'y maintenir avec les impériaux; mais le général Bem s'en empara, le 25 décembre 1848, et en fit le grand dépôt de ses munitions et de ses remontes.

KLAUSHOLM, domaine seigneurial situé dans le Jutland. Il a servi souvent de résidence royale et a joué, dans l'histoire du moyen âge, un rôle important comme place de guerre.

KLAUSING (Henri), théologien allemand, né à Hervorden (Westphalie) en 1675, mort à Leipzig en 1745. Il fut professeur de théologie morale, de métaphysique et de mathématiques supérieures à Wittemberg, et devint ensuite professeur de théologie à l'université de Leipzig. On a de lui : *Heptas prima propositionum mathematicarum selectarum* (1702); *Vindiciæ seu disputationes morales* (1709); *Eclipsis lunaris nuper visa et observata Wittembergæ* (1718); *De gratia Spiritus Sancti obsignante* (1745).

KLAUSS (Joseph), compositeur religieux allemand et organiste de grand mérite, né en 1775, mort en 1834. Un organiste infime lui enseigna les éléments de la musique, qu'il délaissa quelque temps pour les études littéraires. Elève du cours de philosophie professé à l'université de Prague, et nommé sous-bibliothécaire de cette université, il fut contraint par la mort de son père de prendre le magasin de fer dirigé par celui-ci. Cette nouvelle position ne l'empêcha point de revenir avec ardeur à l'art musical. Il reprit ses études d'orgue et de composition, et se fit un renom assez accentué pour être appelé à la collaboration de la *Gazette musicale de Leipzig*. C'est au sein de ses trop modestes occupations commerciales qu'il s'éteignit à l'âge de cinquante-neuf ans, justement estimé de tous les artistes intelligents. On connaît de lui des œuvres de musique religieuse vocale et instrumentale, des marches et polonaises, deux cantates et un petit opéra dont le titre nous a échappé.

KLAUSS-RAPPEN s. m. (klaou-srap-pènn). Ornith. Nom donné, en Suisse, au corbeau des gorges ou sonneur.

KLAUSTHAL, ville de Prusse, dans la nouvelle province de Hanovre, sur le plateau occidental du Harz, près des sources de l'Innerste, à 75 kilom. S.-E. de Hanovre; 10,000 hab. Siége de la direction des mines du Harz, gymnase, école des mines. Klausthal est située sur un plateau haut de 633 mètres, où le blé cesse de croître, et qui offre un aspect désolé. Elle est presque entièrement construite en bois et fut incendiée en 1814. Elle n'a d'intéressant que son école des mines, sa Monnaie et ses mines. L'école des mines (*Bergschule*), située à l'angle de la place du Marché, a été instituée aux frais de l'ancien gouvernement hanovrien pour l'éducation gratuite des mineurs. Elle contient une curieuse collection de modèles de machines et de minéraux. La Monnaie fabrique environ 14,000 thalers d'argent par semaine et 600 à 800 ducats d'or par an, avec les métaux exploités dans le Harz. Les mines de Klausthal le plus souvent visitées (parce qu'elles sont propres et mieux aérées que les autres) sont la Caroline et la Dorothée. L'entrée est à 30 minutes environ de la ville, dans deux grands bâtiments noirs de charbon; du reste, elles ne présentent rien de bien intéressant. Toutes les mines de Klausthal produisent annuellement 4 millions et demi de kilogrammes de plomb et de litharge, 33,000 kilogrammes de cuivre et 50,000 marcs d'argent. On y a fait de magnifiques travaux souterrains. La richesse des mines de Klausthal et de celles des autres parties du Hanovre semble expliquer suffisamment la conduite de la Prusse, après la bataille de Sadowa, vis-à-vis du ci-devant royaume de Hanovre.

KLAUZAL (Gabriel), homme d'Etat hongrois, né à Pesth en 1804, mort en 1866. Lorsqu'il eut terminé son éducation littéraire à Pesth, il s'adonna à l'étude de l'économie politique, fut élu, par le comitat de Csongrad, député à la diète de Hongrie en 1843, et y devint dès le début un des chefs de l'opposition. Un ministère particulier ayant été accordé à la Hongrie en 1848, Klauzal reçut le portefeuille du commerce dans le cabinet formé par le comte Louis Batthyany. En cette qualité, il prononça à la diète des discours sur la réforme postale, la question des douanes et l'impôt sur les alcools. A la chute du ministère Batthyany, il rentra dans la vie privée, où il demeura jusqu'en 1861, époque à laquelle la ville de Szegedin le choisit pour son représentant. Cette même année, il déclara, lors de la discussion de l'adresse, que la Hongrie ne pouvait, sans renoncer à son indépendance légale, prendre part au Reichsrath, convoqué par le décret impérial de février 1861. La diète hongroise fut dissoute le 22 août suivant, et Klauzal dut se tenir de nouveau à l'écart de la politique active jusqu'à la dernière année de sa vie, où il prit part, en qualité de député de Szegedin, aux discussions de la Chambre des représentants. Il était frère d'Emmerick KLAUZAL mort en 1847, et qui s'était fait connaître comme économiste.

KLAVAIS s. m. (kla-vè). Minér. Nom donné par les mineurs aux filons qui coupent les lits de houille, et que l'on nomme généralement FAILLES.

KLAWARADZE, dieu subalterne de la mythologie slave. C'était le suivant de Radogost, le dieu de l'hospitalité, et il avait pour mission d'inspirer les ménagères dans les circonstances difficiles, par exemple lorsqu'il s'agissait de recevoir un hôte puissant ou inattendu.

KLÉBER (Jean-Baptiste), général français, né à Strasbourg en 1754, assassiné au Caire le 14 juin 1800. Il était fils d'un maçon, et fut élevé par les soins d'un curé de village, son parent. Destiné à la profession d'architecte, il étudia deux ans à Paris dans l'atelier de Chalgrin, mais revint dans sa ville natale à dix-huit ans. Deux étrangers, dont il prit la défense dans un café, sans les connaître, et qui se trouvèrent être deux nobles allemands, le firent entrer à l'Ecole militaire de Munich. Kléber avait déjà alors les qualités physiques qui devaient lui rendre, plus tard, les plus grands services dans les hauts commandements qu'il était appelé à exercer : haute stature, tournure fière et martiale, regard expressif, son de voix habituellement affectueux, caressant, et, tout à coup, au besoin, bref, impératif, irrésistible. Cependant l'avancement du jeune Kléber ne fut pas rapide; entré dans un régiment autrichien avec le grade de sous-lieutenant (1776), il se distingua sans profit pour lui dans une expédition contre les Turcs, les grades, dans l'armée d'Autriche, étant exclusivement réservés à la noblesse. Un pareil régime de faveur aveugle ne pouvait convenir à Kléber, dont l'âme franche et généreuse, mais hautaine et fière, quelquefois à l'excès, sentit toujours avec une extrême vivacité les injustices faites à son mérite. Il quitta brusquement l'armée (1783), revint à Strasbourg, et, résolu à reprendre sa carrière d'architecte, sollicita et obtint la place d'inspecteur des bâtiments de la ville de Belfort.

Un incident, analogue à celui qui lui avait ouvert les portes de l'Ecole de Munich, le fit rentrer dans la carrière militaire. Une émeute suscitée par l'insolence des soldats royaux ayant eu lieu à Belfort, Kléber, emporté par sa nature généreuse, prit parti pour les officiers municipaux de la ville, et contribua à repousser le régiment. Ce fut un gage à la Révolution, donné peut-être sans idée politique bien arrêtée. Mais Kléber vit alors sa véritable voie ouverte devant lui, et il n'en sortit plus. En 1792, il s'engagea dans le 4e bataillon du Haut-Rhin, fut dirigé sur Brisach, où on lui conféra le grade d'adjudant-major, et alla prendre part à la défense de Mayence. Quelques sorties heureuses qu'il conduisit le firent élever au grade d'adjudant général. Après la reddition de la place, que Custine avait abandonnée dans des conditions qui rendaient la défense impossible, Kléber vint à Paris et fut appelé devant le tribunal révolutionnaire. Il eut le singulier courage de prendre la défense de son général en chef, défense non moins difficile que celle de la place elle-même; faut-il attribuer cette tentative bizarre à l'habitude de la subordination? En tout cas, l'indépendance des témoins était probablement plus grande, devant le terrible tribunal, qu'on ne l'a dit quelquefois, car Kléber fut aussitôt après nommé général de brigade et envoyé en Vendée.

A l'affaire de Torfou (19 septembre 1793), où il n'avait que 4,000 hommes à opposer à 20,000 Vendéens, il commande à un jeune officier, le capitaine Schwardin, de se porter à un défilé pour y arrêter un instant l'ennemi : « Tu te feras tuer, lui dit-il, mais tu sauveras tes camarades. — Oui, mon général. » Le capitaine périt à son poste avec la compagnie qu'il commandait, et l'armée fut sauvée. Pour imposer un pareil héroïsme, il faut être capable d'en donner l'exemple. Quelques revers qui ne pouvaient être imputés à Kléber amenèrent sa disgrâce. L'héroïque Marceau, que Kléber avait appris à connaître et à aimer, fut nommé général en chef de l'expédition, et Kléber témoigna quelque dépit de se voir commandé par son jeune ami, qu'il avait, d'ailleurs, plusieurs fois offensé par la roideur de son caractère. Mais Marceau, avec une sagesse qui n'avait d'égale que sa grandeur d'âme, abandonna à Kléber le commandant effectif, et servit, en réalité, sous ses ordres. Kléber battit les Vendéens au Mans, poussa leurs débris entre la Loire et la Vilaine et s'apprêta à les écraser. Les commissaires de la Convention voulaient qu'on les attaquât sans attendre le jour. « Non, dit Kléber, il est bon de voir clair dans une affaire sérieuse. » Le lendemain eut lieu la bataille de Savenay, véritable massacre de chouans. Les Nantais offrirent à Kléber une couronne de laurier, qu'il suspendit aux drapeaux de l'armée.

Exilé pendant quelques mois à Châteaubriant pour des actes de clémence jugés intempestifs, il fut envoyé, avec le grade de général de division, à l'armée du Nord. Il se couvrit de gloire dans les champs de Fleurus, où il commandait l'aile droite, prit Mons et Louvain, et enleva Maëstricht après quarante-huit heures de bombardement. Il commanda ensuite l'aile gauche de l'armée de Jourdan, et dirigea avec une égale habileté le passage du Rhin devant Dusseldorf, et la retraite qu'on dut effectuer ensuite devant des forces supérieures. Ce fut la fin de la campagne. L'année suivante (1796), il battit le prince de Wurtemberg à Altenkirchen, puis le prince Charles, qui commandait des forces triples des siennes. Chargé par intérim du commandement en chef, il fut subitement rappelé au moment où il allait entrer dans Francfort (1797). La nomination de Hoche, qu'il jalousait, au commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse mit le comble au mécontentement de Kléber. Il demanda sa retraite et s'enferma dans une maison de campagne à Chaillot.

Bonaparte, chargé de l'expédition d'Egypte, voulut être accompagné par Kléber. A peine débarqué, celui-ci marcha sur Alexandrie, et reçut une blessure à la tête en escaladant les murs de cette ville. Dans l'expédition de Syrie, où il formait l'avant-garde, il s'empara de Gaza et de Jaffa, et remporta la brillante victoire du Mont-Thabor. Il eut aussi une part glorieuse au succès de la bataille d'Aboukir.

Cependant Bonaparte, prévoyant peut-être une issue fatale à l'expédition qu'il commandait, poussé en tout cas par cette fatale ambition qui le rendait capable de tous les crimes, se résolut à abandonner le poste qui lui avait été confié, et vint à Paris tramer la perte de ce trop faible gouvernement, qui avait eu le tort d'épargner en lui le général rebelle. Bonaparte, en fuyant d'Egypte, laissa le commandement en chef aux mains de Kléber. Celui-ci, qui connaissait trop Bonaparte pour l'aimer, et qui le craignait trop peu pour en être aimé, vit dans cet héritage moins une marque de confiance qu'un dessein formé de le perdre. Notre situation en Egypte paraissait, en effet, désespérée. Notre armée, réduite par les maladies, découragée, dépourvue de tout, allait se voir en présence d'une armée de 80,000 hommes conduite par le grand vizir Joussouf. L'Egypte commençait à se soulever contre nous. Kléber crut la lutte impossible et résolut de négocier. Le 24 février 1800, il conclut, à El-Arich, par l'intermédiaire du commodore Sidney-Smith, une convention par laquelle tous les nôtres devaient être transportés en France avec armes et bagages. Déjà plusieurs points importants avaient été livrés aux Turcs, et l'on se disposait à évacuer le Caire, lorsque arriva une lettre de l'amiral Keith, annonçant que le gouvernement anglais exigeait que les Français se rendissent comme prisonniers de guerre. Kléber, pour toute réponse, fait publier cette lettre dans l'armée, en y ajoutant ces seuls mots : « Soldats ! on ne répond à tant d'insolence que par des victoires; préparez-vous à combattre ! » La réponse, il la donna dans la plaine d'Héliopolis, où, avec 8,000 hommes, il écrasa les 80,000 du grand vizir. Mais une révolte a éclaté au Caire. Kléber rentre de nouveau dans cette ville, étouffe la sédition, et recommence, pour ainsi dire, la conquête du pays. Il s'occupait activement de l'organiser, lorsqu'il tomba sous le poignard d'un fanatique nommé Soleyman. Sa mort plongea l'armée dans le deuil et la stupeur. On lui rendit de grands honneurs, en Egypte et en France. Ses restes, transportés à Marseille, au château d'If, en furent tirés en 1818 seulement, par ordre de Louis XVIII, et déposés dans un caveau sur la place d'armes de Strasbourg, où on lui a élevé, en 1840, une statue en bronze, due au ciseau de Ph. Grass.

Kléber fut incontestablement un habile et vaillant général. On ne saurait mettre en doute ni sa bravoure, ni son talent, ni sa grandeur d'âme, ni sa parfaite honnêteté. Que manque-t-il donc à sa gloire? Pourquoi, par exemple, hésite-t-on à mettre son nom à côté de celui de Hoche, son illustre rival? Nous ne pensons pas que cette infériorité soit due à la jalousie un peu mesquine qui était au fond de ce grand caractère; mais il manquait de ce feu sacré, de ce patriotisme exalté, disons le mot, de ce républicanisme ardent qui inspira toutes les actions et remplit toute la vie de Hoche. Kléber se battit pour la gloire, pour le pays, si l'on veut, mais jamais pour un principe. C'est ce qui a fait le vide de sa carrière, et ce qui lui a valu cette insulte, d'ailleurs imméritée, des honneurs qu'un monarque du droit divin crut devoir accorder à sa cendre. La dépouille des grands républicains est à l'abri de ce dernier outrage.

KLÉBERG ou **KLEBERGER**, ou **CLEBERG** (Jean), dit **le Bon allemand**, philanthrope, né à Berne ou à Nuremberg vers 1485, mort à Lyon en 1546. Il acquit une fortune considérable en s'occupant de négoce ou de banque à Genève et à Lyon, et se fixa dans cette dernière ville, où il se maria. Le consulat de Lyon ayant fondé, à la suite de la famine de 1533, l'Aumônerie générale, établissement destiné à secourir les pauvres et les malades, Kléberg donna à diverses reprises, pour cette œuvre de charité, la somme alors considérable de 8,545 livres, et se rendit célèbre par ses bonnes œuvres. François Ier, à qui il avait fait des prêts d'argent, l'anoblit, lui donna le titre de valet de chambre ordinaire et l'autorisa à ajouter à son nom celui de *sieur du Chastelard*. En 1544, il fut élu membre du conseil de la ville. Une tradition nous fait voir sa statue dans un vieux débris en bois élevé sur un rocher dans le quartier de Bourgneuf, et qu'on nomme vulgairement l'*Homme de la roche*. De même, la tour de la Belle Allemande serait un reste des domaines de sa femme, Pelonne de Bouzin.

KLECZEWO, ville de la Russie d'Europe, dans le gouvernement de Kalisch, district et à 19 kilom. N.-O. de Konin; 2,205 hab.

KLECZKOWSKI (Michel-Alexandre, comte), diplomate français, né d'une Sobieski, en 1818, à Starawics, château de Kleczkow, en Pologne, mais naturalisé Français. Envoyé en 1857, avec le *Catinat* et la *Lily*, en mission sur les côtes du Tonquin, il y laissa, au nom de la France et de l'Espagne, une protestation datée du 21 septembre qui fut le prologue de la prise de Saïgon et de la conquête de la basse Cochinchine. Promoteur de l'expédition de Chine, en 1860, il fut, deux ans plus tard, chargé d'affaires de France à Pékin.

KLEEBERG, village du départ. du Bas-Rhin, arrond. de Wissembourg; 630 hab. Le château de Kleeberg fut le berceau des rois de Suède de la maison de Deux-Ponts, Charles-Gustave, Charles XI et Charles XII.

KLEEBRONN, village du Wurtemberg, cercle du Neckar; 1,400 hab. Très-ancien château de Magenheim, l'un des plus curieux et des mieux conservés du royaume, sur le mont Michelsberg, qui domine le village. Ancienne église de Saint-Michel, autrefois but de pèlerinage très-fréquenté.

KLEEMANN (Christian-Frédéric-Charles), peintre et naturaliste allemand, né à Altdorf, près de Nuremberg, mort en 1789. Il apprit la peinture et le dessin sous son père, devint un habile portraitiste, puis, ayant épousé la fille du naturaliste Rösel de Rosenhof, il prit le goût de l'histoire naturelle, et, après la mort de son beau-père, il compléta les ouvrages que ce dernier avait laissés sur les grenouilles et les insectes. Il continua les *Récréations entomologiques* de Rösel, sous le titre de *Supplément à l'histoire des insectes* (1760), avec 44 planches remarquablement dessinées. Kleemann publia en outre, en style assez diffus : *Traité de la nature et des propriétés du hanneton* (1770); *Remarques sur quelques chenilles et papillons*. C'est à lui qu'on doit les planches du *Catalogue systématique des coléoptères*, de Voet. Il fut aidé dans ses travaux par sa femme, qui dessinait et peignait avec talent.

KLEFEKER (Jean), magistrat et érudit allemand, né à Hambourg en 1698, mort en 1775. Il fut le syndic de sa ville natale. On a de lui : *Bibliotheca eruditorum præcocium* (1717); *Curæ geographicæ* (1758), catalogue raisonné d'une précieuse collection de cartes géographiques rassemblées par ses soins; *Travaux géographiques de Klefeker* (1758); *Recueil de mandats et ordonnances édictés par le sénat de Hambourg*, depuis le commencement du XVIIe siècle (1763-1764), continué par Ch. Anderson jusqu'à la fin du XVIIIe siècle; *Recueil des lois de Hambourg* (1765-1774, 13 vol. in-8°).

KLEIN (Jacques-Théodore), naturaliste allemand, né à Kœnigsberg en 1685, mort à Dantzig en 1759. Après avoir complété son éducation par des voyages, il visita la Hollande et l'Angleterre, puis devint secrétaire du sénat de la ville de Dantzig, qu'il représenta auprès de différents gouvernements. Tout en remplissant ces fonctions, Klein s'occupa constamment de sciences naturelles et se forma de riches collections. Il devint membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, de la Société royale de Londres, de l'Institut de Bologne, et prit part à la fondation de la Société des amateurs d'histoire naturelle de Dantzig. C'était un homme très-laborieux et qui a beaucoup écrit. Il avait un savoir très-étendu en zoologie; mais ses classifications sont tout arbitraires et témoignent, sinon d'une ignorance complète, du moins d'un grand dédain de la méthode naturelle. C'est ainsi qu'il a rangé les singes entre les ours et les castors. Outre un nombre considérable de mémoires, on a de

lui de nombreux ouvrages; il en est quelques-uns qui sont encore estimés, toutes réserves faites des imperfections que nous venons de signaler. Nous citerons les suivants: *Descriptiones tubulorum marinorum* (Dantzig, 1731); *Naturalis dispositio echinodermatum* (Dantzig, 1734), l'ouvrage le plus complet qu'on ait jamais eu sur la famille des oursins et qui a été traduit en français par La Chesnaye des Bois (Paris, 1754); *Sciagraphia lithologica curiosa* (Paris, 1740); *Historia piscium naturalis* (Paris, 1740-1749, in-4º), avec des figures fort recherchées des ichthyologistes; *Summa dubiorum circa classes quadrupedum et amphibiorum* (Leipzig, 1743, in-4º), trad. en français (Paris, 1754); *Mantissa ichthyologica de sono et auditu piscium* (Leipzig, 1746); *Historiæ avium prodromus* (Lubeck, 1750), où il divise les oiseaux d'après le nombre de leurs doigts; *Quadrupedum dispositio* (Leipzig, 1751); *Tentamen methodi ostræologicæ* (Leyde, 1753); *Tentamen herpetologiæ* (Leyde, 1755); *Stemmata avium quadraginta* (Leipzig, 1759); *Lucubratiuncula de terris, mineralibus, lapidibusque* (1760, in-4º); *Ova avium plurimarum ad naturalem magnitudinem delineata* (Leipzig, 1766, in-4º), avec 21 planches coloriées; *Oryctographia gadanensis* (Nuremberg, 1769), etc.

KLEIN (Louis-Godefroy), médecin allemand, né dans le comté de Hohenlohe en 1716, mort en 1765. Il fut reçu docteur à Strasbourg et devint, sur la fin de ses jours, membre de l'Académie des curieux de la nature. Ses ouvrages sont d'un homme instruit et d'un observateur attentif; en voici les titres: *Dissertatio de massæ sanguineæ viscedine ab imminuta spirituum animalium quantitate* (Strasbourg, 1737); *Selectus rationalis medicaminum* (Francfort, 1756); *Interpres clinicus* (1753, in-8º).

KLEIN (Jean-Joseph), musicien allemand, né en 1739, mort vers le commencement du XIXe siècle. Il fut organiste à Eisenach. Outre des articles insérés dans la *Gazette musicale* de Leipzig, on lui doit divers ouvrages didactiques, entre autres: *Essai d'une méthode de musique pratique* (Géra, 1783); *Traité de musique théorique* (Leipzig, 1801, in-4º); *Nouveau livre du choral complet* (Rudolstadt, 1785, in-4º).

KLEIN (Ernest-Ferdinand), jurisconsulte allemand, né à Breslau en 1743, mort en 1810. Après avoir exercé pendant quelque temps la profession d'avocat à Breslau, il occupa une chaire de droit à Halle, puis devint conseiller du tribunal suprême et membre de l'Académie de Berlin, coopéra à la codification des lois prussiennes en 1784, et fut enfin secrétaire d'État au département de la justice. On cite parmi ses ouvrages: *Annales de législation et de jurisprudence pour les États prussiens* (1788-1807, 26 vol. in-8º); *Principes du droit pénal commun de l'Allemagne et de la Prusse* (Halle, 1795); *Décisions remarquables de la faculté de droit de Halle* (1796-1802, 5 vol. in-8º); *Principes du droit naturel* (1797); *Système du droit civil prussien* (Halle, 1830, 2 vol. in-8º).

KLEIN (Dominique-Louis-Antoine), général de grosse cavalerie, né à Blamont (Meurthe) en 1761, mort en 1845. Il entra jeune au service, se distingua à Jemmapes et à Fleurus, à Neuwied et à Altenkirken (1797), reçut le grade de général de division en 1799, eut part à la victoire de Zurich, comme chef d'état-major de Masséna, se fit remarquer dans la campagne de Prusse en 1806, et contribua, par des charges brillantes contre les Russes, au succès de la bataille d'Eylau (1807). Créé sénateur en 1808, il prit alors sa retraite et siégea à la Chambre des pairs sous les divers gouvernements qui se succédèrent de 1814 jusqu'à sa mort. Il avait été fait comte de l'Empire.

KLEIN (Charles-Chrétien), chirurgien allemand, né à Stuttgard en 1772, mort en 1825. Il fut reçu docteur en 1793, dans l'université de sa ville natale, et s'y fixa. Il fut successivement médecin de la cour de Wurtemberg, chirurgien du grand-duc, premier chirurgien pensionné de la ville, doyen des chirurgiens, examinateur, chirurgien en chef de la maison des orphelins, et enfin inspecteur des hôpitaux. Parmi ses ouvrages, nous citerons: *Dissertatio inauguralis sistens monstrorum quorumdam descriptionem* (Stuttgard, 1793); *Pratique et opérations de chirurgie* (1819, in-4º). Klein a publié, en outre, un grand nombre d'articles dans les journaux de *Loder*, *Siebold*, *Hufeland* et *Horn*.

KLEIN (F.-N.), acteur français, né en 1787, mort à Marly-le-Roy le 21 août 1849. Après avoir paru avec succès à l'Ambigu-Comique, il fut engagé au Gymnase, où il resta attaché pendant plus de vingt ans, contribuant puissamment au succès de ce théâtre. On lui doit des types vrais, originaux, d'un comique souvent élevé. Ses créations les plus populaires sont: le *Diplomate*, le tambour-major de l'*Enfant de troupe*, et M. Bizot du *Gamin de Paris*. Klein avait pris sa retraite vers la fin de 1847.

KLEIN (Jean-Adam), peintre et graveur allemand, né à Nuremberg en 1792, mort en 1850. Il étudia la gravure chez Ambr. Glaber, et la peinture dans l'atelier de Mansfeld, à Vienne. Quelques petits tableaux de genre et d'animaux le firent connaître; il se mit alors à voyager, visita l'Allemagne, la Hongrie, dont les types pittoresques l'arrêtèrent longtemps, l'Italie, Rome, où le prince Louis de Bavière, qui y séjournait alors, lui fit un accueil empressé. A son retour, il s'arrêta à Vienne, sur les instances du prince de Metternich, qui lui procura des travaux importants. Rentré à Nuremberg, Klein ne cessa de travailler qu'en cessant de vivre.

Il a laissé des œuvres nombreuses, dans lesquelles l'observation et le sentiment s'allient au charme de la couleur et à toutes les séductions d'une brosse habile. On peut les diviser en trois séries: tableaux de genre proprement dits, avec figures et fort peu d'animaux; sujets d'animaux, où les figures ne sont qu'insignifiantes; enfin, eaux-fortes, gravures et lithographies de tout genre. Parmi ses meilleurs tableaux, nous citerons les suivants: *Cosaques du Don* (1815); *Mendiante hongroise* (1817); *Fruitiers napolitains; Paysan romain; Muletiers et conducteurs; Paysanne et son enfant* (1820); une *Vache à l'étable;* le *Cheval mort; Maréchaux ferrants autrichiens; Charbonniers autrichiens;* une *Bergère à l'étable; Vieille femme lisant le calendrier; Singes dans une ménagerie* (1829); *Chien à la chaîne* (1831); *Voiture de paysans* (1834); *Pèlerin espagnol* (1836); une *Porte de Nuremberg;* une *Vieille marchande d'almanachs*, etc. Parmi ses lithographies, on remarque surtout des études de chevaux et des paysages. Il est à regretter que le Louvre ne possède pas au moins une toile de ce maître.

KLEIN (Frédéric-Auguste), théologien protestant allemand, né à Friedrichstall, près de Ronnebourg, en 1793, mort en 1823. Lorsqu'il eut achevé ses études à Iéna, il devint maître d'une école de cette ville, prit ensuite les grades de docteur en philosophie et de bachelier en théologie (1817), et fut nommé, en 1819, prédicateur de la garnison. C'était un homme fort instruit, d'une mémoire prodigieuse, d'une parfaite indépendance d'esprit, d'une grande droiture de caractère. Dans le plus remarquable de ses ouvrages, intitulé: *Esquisse de religiosisme* ou *Essai d'un nouveau système de fusion entre le rationalisme et le surnaturalisme* (Leipzig, 1819), il a exposé un système philosophique dans lequel il s'efforce de concilier le surnaturel et la raison. « Débutant par une haute synthèse et non par analyse, dit Parisot, il pose d'abord l'homme comme religieux; la religiosité est la face principale de son âme, ou plutôt son âme à la plus haute puissance; le religiosisme est un fait qu'opère et continue sans interruption la religiosité. Le religiosisme et la religiosité ne sont point à démontrer, on ne peut évidemment que les étudier, les analyser; or, en les analysant, on découvre la raison d'un côté, le surnaturel de l'autre. Ces deux éléments y coexistent, on n'en saurait douter, et, dès lors, coexistent harmonieusement. » C'est ainsi qu'il prétendait concilier le surnaturalisme et le rationalisme, et expliquer l'existence et la légitimité de la religion en général et du christianisme en particulier. Outre cet ouvrage et divers opuscules, on a encore de lui: *Lettres sur le christianisme et le protestantisme* (1817), qui lui attirèrent de vives attaques; l'*Éloquence du ministre de l'Église considéré comme ministre de Jésus-Christ* (Leipzig, 1818); *Douze discours prononcés à l'église de la ville d'Iéna* (Leipzig, 1818); *Exposé du système dogmatique de l'Église évangélique protestante* (Iéna, 1822); *Appel à tous les francs-maçons de l'Église protestante* (Iéna, 1819).

KLEIN (Bernard), compositeur allemand, né à Cologne en 1794, mort à Berlin en 1832. Destiné à l'état ecclésiastique, il put, non sans peine, se livrer à sa vocation musicale, et dut débuter par la carrière du professorat. En 1812, il se rendit à Paris, où Cherubini lui donna quelques précieux conseils. De retour à Cologne, il fut appelé à diriger la musique de la cathédrale. Chargé, en 1817, d'étudier à Berlin la méthode d'enseignement de Zelter, il ne tarda pas à s'y faire avantageusement connaître et devint professeur de contre-point et d'harmonie à l'École royale d'orgue de Berlin, puis directeur de musique et professeur de chant à l'université de cette ville. Après le succès de son oratorio de *Job*, exécuté en 1820, Klein fit représenter, en 1823, un opéra, *Didon*, qui ne réussit pas. Peu après, il partit pour l'Italie, d'où il rapporta de précieux manuscrits, et revint à Berlin reprendre ses fonctions professorales. En 1830, il donna au grand festival de Halle son oratorio de *David*, qui compte parmi ses plus complètes productions. Après la brillante réussite de cet ouvrage, Klein voulut de nouveau aborder la scène, et peut-être s'y fût-il créé une réputation aussi honorable que celle qu'il avait acquise dans le genre religieux, si, en 1832, la mort ne fût venue mettre un terme à ses travaux.

On a publié, entre autres ouvrages de ce remarquable compositeur, dix-sept œuvres de musique religieuse, y compris ses oratorios de *Job*, *Athalie*, *Jephté* et *David*, des *ballades* et *chansons* avec accompagnement de piano, et quelques *fantaisies* pour piano.

KLEIN (Charles-Auguste, baron DE), compositeur allemand, né près de Manheim en 1794. A quinze ans, il écrivit une sorte d'ode-symphonie, *Appel à la jouissance de la vie*, qui frappa d'étonnement Godefroi Weber. Émerveillé du précoce talent du jeune compositeur, Weber lui offrit spontanément de compléter son instruction harmonique, offre précieuse qu'une terrible maladie empêcha de Klein d'accepter. En 1810, il alla habiter Mayence, et un traitement douloureux, qui triompha peu à peu du mal, lui permit de se livrer à l'étude de la composition. Le suffrage de Méhul et les félicitations de Beethoven consolèrent M. de Klein des terribles assauts de la maladie et des critiques excessives qui accueillirent ses premières œuvres. Heureusement, justice a enfin été rendue à ce vaillant artiste dont l'Allemagne s'honore aujourd'hui. Ses principales œuvres, dans lesquelles on remarque des bizarreries et de puissants effets harmoniques, sont: trois *sonates* pour piano et violon, des *symphonies*, des *quatuors*, des *trios*, une *ouverture* de concert, l'*ouverture* de la tragédie d'*Othello* et quelques *chansons* avec accompagnement de piano. En outre, M. de Klein a collaboré anonymement à plusieurs feuilles musicales allemandes.

KLEINARTS, philologue flamand. V. CLÉNART.

KLEINAU ou **KLENAU** (Jean, baron DE JANOWITZ, comte DE), général allemand, né en Bohême vers 1760, mort en 1819. Officier d'état-major pendant la guerre contre la Turquie, il prit part, sous les ordres de Wurmser, aux premières campagnes contre la France républicaine, se signala, comme lieutenant-colonel, devant Liége, en 1794, passa en Italie à la tête d'un régiment de hussards en 1796, fut chargé de défendre Mantoue et se vit contraint de rendre la place à Bonaparte, qui lui imposa les plus dures conditions. Nommé général major en 1799, il battit Macdonald à San-Giovanni, lui prit son artillerie, coupa peu après la retraite au général Hullin, prit Florence et plusieurs autres villes, mais s'épuisa en vains efforts devant Gênes, que défendait Masséna (1800), fut pris à revers et ne trouva son salut qu'en s'ouvrant un passage à travers l'armée ennemie. Enfermé dans Ulm en 1805, il fut fait prisonnier lorsque Mark signa la capitulation de cette ville. Deux ans plus tard, il reçut un commandement en Bohême, combattit à Wagram à la tête du 6e corps autrichien, reçut le titre de conseiller intime en 1812, fut battu, l'année suivante, devant Dresde, n'en devint pas moins peu après général de cavalerie, se conduisit brillamment à Leipzig et à Wachau, investit Dresde, que défendait Gouvion Saint-Cyr, le força à capituler, devint inspecteur général de l'armée en 1814 et reçut peu après le commandement de la Moravie.

KLEINHOVE s. f. (klè-no-ve). Bot. Genre de plantes, de la famille des malvacées.

KLEINHOVIE s. f. (klè-no-vî — de *Kleinhow*, bot. holland.). Bot. Genre d'arbres, de la famille des byttnériacées, qui croît dans l'Asie tropicale.

KLEINIE s. f. (klè-nî — de *Klein*, bot. allem.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des composées, tribu des sénécionées, comprenant environ vingt-cinq espèces, qui croissent en Afrique. ‖ Syn. de JAUMÉE et de POROPHYLLE, autres genres de plantes.

KLEINSCHROD (Gallus-Aloys-Gaspard), jurisconsulte allemand, né à Wurtzbourg en 1762, mort en 1824. Il professa le droit à l'université de sa ville natale, fut chargé de reviser les lois pénales de la principauté de Wurtzbourg et de la Bavière, et publia, outre un certain nombre de dissertations, des ouvrages dont les principaux sont: *Exposé systématique des principes fondamentaux du droit pénal* (Erlangen, 1794); *Mémoires sur le droit pénal et l'instruction criminelle* (Erlangen, 1797-1806, 3 vol. in-8º); *Projet d'un code pénal pour la Bavière* (Munich, 1802), qui a été l'objet de vives critiques, etc.

KLEINSCHROD (Charles-Joseph, baron DE), homme d'État bavarois, né à Wurtzbourg en 1797, mort en 1866. Issu d'une famille plébéienne, il s'était élevé par son seul mérite aux plus hautes fonctions de la magistrature et était devenu, en 1848, ministre de la justice. Il conserva ce portefeuille jusqu'en 1852, devint, à cette époque, président de la cour d'appel de Souabe et Neubourg, et, plus tard, de celle de Bamberg. Deux mois avant sa mort, il avait été appelé au poste le plus élevé de la magistrature bavaroise, celui de président de la cour supérieure de Munich. Anobli en 1850, pendant qu'il était au ministère, il avait reçu, en 1859, le titre de baron.

KLEIST (Ewald-Chrétien DE), poëte allemand, né à Zeblin (Poméranie) en 1715, mort à Francfort-sur-l'Oder en 1759. En quittant l'université de Kœnigsberg, où il avait étudié la philosophie, la jurisprudence et les mathématiques, il se rendit en Danemark (1736), y prit du service, quitta Copenhague pour se rendre à Berlin, en 1740, entra dans le régiment du prince Henri, devint un des bons officiers de Frédéric le Grand, prit part à un grand nombre de batailles en Saxe, en Franconie, en Bohême, et s'y fit remarquer par son intrépidité. En 1759, il était major, lorsqu'eut lieu la sanglante bataille de Kunnersdorf contre les Russes. En voulant enlever une batterie à la tête de ses soldats, il fut blessé à la main droite, se servit de son épée de la main gauche, et continua à combattre jusqu'à ce qu'un biscaïen vînt lui fracasser la jambe droite. Dépouillé par des Cosaques et jeté dans un fossé, il fut trouvé au milieu des morts et conduit le lendemain à Francfort-sur-l'Oder, où il mourut de ses blessures au bout de onze jours. Kleist joignait à un grand courage une vive sensibilité et une imagination gracieuse. Pas un instant, pendant sa vie militaire, il n'avait cessé de cultiver la poésie. Il a composé des *Odes* aux images hardies, à l'expression concise, mais où l'on sent trop souvent l'imitation d'Horace, des *Chansons* gracieuses et spirituelles, des *Idylles* empreintes d'un sentiment profond de la vie pastorale, des morceaux intitulés *Rapsodies*, d'un véritable jet poétique, des *Fables*, des *Contes*, des pièces de vers diverses, mais qui manquent en général d'originalité. Parmi ses œuvres les plus remarquables, on cite: son *Tableau d'une grande inondation*, qui est d'une effrayante vérité; sa belle *Épître sur l'inquiétude de l'homme;* son *Hymne à la divinité*, qui touche parfois au sublime; son élégie intitulée la *Soif du repos*, pleine d'idées élevées, de sentiments naturels et profonds, d'images vraies et fortes, où il exprime l'horreur que lui inspirent les excès de la guerre et fait avec un charme extrême le tableau d'une vie paisible; enfin, le *Printemps*, son chef-d'œuvre, beau poëme descriptif, publié pour la première fois en 1749, et où il présente avec un rare talent un tableau fidèle et animé des beautés de la nature. Ce beau poëme, qui lui mérita les éloges de Schiller, a été traduit en français par Huber (1766), par Beguelin (1781), par Adrien de Sarrazin. Un recueil de ses poésies diverses parut en 1756. Depuis lors, ses *Œuvres* poétiques ont été plusieurs fois imprimées. La meilleure édition et la seule conforme aux manuscrits originaux est celle de Kœrte (Berlin, 1803, 2 vol.). Si ses poésies ne le placent pas au rang des hommes de génie, elles lui assurent du moins un rang fort distingué parmi les poëtes allemands. « Il y a chez ce poëte, a écrit Schiller, lutte entre la réflexion et le sentiment: l'une trouble l'autre. Sa fantaisie est active, mais plutôt changeante et inquiète que riche et créatrice. On trouve dans ses poésies des traits caractéristiques et vigoureux; mais ils ne s'accordent pas pour former un tout harmonieux. » La loge des francs-maçons de Francfort-sur-l'Oder lui fit élever, en 1779, un monument consistant en une pyramide d'environ 5 mètres de haut, sur un des côtés de laquelle on voit son buste en marbre blanc.

KLEIST (Henri DE), poëte allemand, célèbre par la singularité de son existence, sa fin tragique et le caractère exalté, maladif de ses compositions, né à Francfort-sur-l'Oder le 10 octobre 1776, où son père, officier d'un régiment du duc de Brunswick, tenait garnison, mort par suicide à Potsdam, près de Berlin, le 20 novembre 1811. Cette vie si courte fut une des plus accidentées dont l'histoire littéraire offre l'exemple. Appartenant à une famille militaire, Henri de Kleist débuta fort jeune dans le métier des armes; il était officier à dix-neuf ans et il fit la campagne du Rhin en 1795. Au bout de quatre ans de service, il abandonna l'armée et suivit les cours de l'université de Francfort. Rêveur déjà, enclin au mysticisme, d'une tournure d'esprit bizarre, exaltée, il s'enfonça dans les abstractions de la philosophie allemande; mais on put voir déjà que son exaltation touchait parfois à la folie. On a de lui, de cette époque, une série de lettres où, essayant de peindre les efforts pénibles de son esprit pour atteindre à la conception de la vertu idéale, il se perd dans des rêveries impossibles. Du reste, il mettait sa vie d'accord avec ses théories philosophiques, et ses actes portent le même caractère de mysticisme et d'étrangeté que ses œuvres poétiques. Étant tombé amoureux d'une jeune fille, Wilhelmine de Zenge, qui devint sa fiancée, il lui imposa une épreuve de cinq ans, intervalle nécessaire, disait-il, pour refaire leurs éducations morales. « Travaillons, lui écrivait-il, dégageons en nous l'or pur de l'alliage; débarrassons-nous de nos scories; encore cette vertu qu'il faut atteindre; après celle-ci, cette autre, et après toutes les vertus particulières, la grande vertu dont je ne sais pas le nom et dont le fantôme me poursuit. » Sa fiancée, naïve et bonne Allemande, attendit patiemment deux ans, échangeant avec lui une correspondance toute mystique; mais elle se lassa enfin et épousa un brave professeur de l'université. Henri de Kleist résolut alors d'aller à Paris, où il voulait initier les républicains à la doctrine de Kant; il y séjourna quelques mois, en 1801, et de là se rendit en Suisse. Ce fut le commencement de sa vie errante. Épris des livres de Rousseau, il voulait quitter le monde, se faire paysan, labourer la terre; de cette époque datent aussi ses premiers essais dramatiques, une tragédie, la *Famille Schroffenstein*, composition incohérente et lugubre, dont Wieland, plus tard, ne put soutenir jusqu'au bout la lecture sans éclater de rire, et une comédie pleine de gaieté narquoise, de bonhomie, un rayon de soleil parmi toutes ses œuvres sombres, la *Cruche cassée*. Ses amis, persuadés que sous ce rêveur, ce maniaque, il y avait un poëte, le rappelèrent en Allemagne. A Weimar, il fut présenté au grand Gœthe, sur qui cette imagination maladive, inquiète, fit une pénible impression; il connut aussi Wieland, qui garda pour lui toute sa vie une grande amitié; Wieland, moins profond, riait de ce qui inquiétait Gœthe. D'Iéna à Weimar, à Dresde, à Paris, où il retourne, ainsi qu'à Berne, puis à Milan, le biographe a peine à suivre Henri de Kleist dans toutes ses pérégrinations aventureuses, qu'il accomplissait presque toujours à pied, à la Jean-Jacques, essayant de chasser les idées de suicide qui le tourmentaient et ébauchant son fameux drame de *Robert Guiscard*, qui, selon Wieland, réunit Eschyle et Sophocle à Shakspeare, mais dont le poëte, toujours mécontent, lacérait les pages à mesure qu'il les produisait, et qu'il refit trois ou quatre fois. Dans ses voyages pédestres, il eut sans doute bien des aventures; une fois, revenu en France et passant par Boulogne-sur-Mer, il lui prit l'idée, voyant passer des conscrits, de s'engager avec eux. C'était en 1803 ou 1804; on faillit le fusiller comme espion. Il retourna en Allemagne; mais, toujours poursuivi par des idées de suicide et voulant y échapper par le travail, ou peut-être en proie à quelque nouvelle passion amoureuse, il se cacha sous une blouse d'apprenti et entra chez un menuisier. Un beau jour, sa famille, ses amis, le général Pfuel, qui s'intéressait beaucoup à lui, le virent revenir d'une façon tout à fait inattendue, presque guéri de ses rêves. On le plaça dans l'administration des finances, à Kœnigsberg (1805). Dans cette période de calme, il écrivit une série de nouvelles qu'on regarde comme ses chefs-d'œuvre en prose; de plus, une imitation de l'*Amphytrion*, de Plaute, qu'il gâta par des études mythologiques trop abstraites, et une tragédie, *Penthésilée*, pleine de verve poétique, d'originalité, et qui renferme des pages admirables. Ces compositions attestaient un poëte et un écrivain du premier ordre.

Ici se place dans sa biographie un point resté obscur. Quelques jours après la bataille d'Eylau, Henri de Kleist est soudainement arrêté, dans les environs de Berlin, par les autorités françaises, avec le général Pfuel et deux autres de ses amis, et incarcéré au fort de Joux, puis interné à Châlons-sur-Marne (1807). La diplomatie prussienne ne parvint à le faire sortir que l'année suivante; il est probable qu'il avait été soupçonné de menées politiques hostiles à Napoléon, mais le fait n'en est pas moins bizarre. Ce fut probablement pendant sa détention qu'il composa une autre série de nouvelles: l'*Enfant trouvé*, la *Mendiante de Locarno*, le *Duel*, les *Fiançailles de Saint-Domingue;* cette dernière rappelle le souvenir de Toussaint Louverture, enfermé, lui aussi, au fort de Joux. A son retour en Allemagne, il fonda un journal, le *Phœbus*, avec un de ses amis, Adam Müller, écrivain piétiste distingué, et écrivit *Catherine de Heilbronn*, son meilleur drame, mais où l'élément mystique domine trop et que traverse par moments comme un éclair de folie; celui qui a fait ce drame était un vrai poëte, mais un poëte halluciné. Henri de Kleist montrait, du reste, dans la vie réelle un esprit véritablement malade; sa monomanie du suicide le poursuivait partout. Après *Catherine de Heilbronn*, il s'empoisonna et ne fut sauvé qu'à grand'peine; peu de temps après, il essaya de jeter à l'eau son ami Adam Müller, en lui déclarant qu'il aimait passionnément sa femme. Par moments aussi, sa lucidité d'esprit revenait plus vive, plus brillante; ses deux dernières œuvres, deux drames, le *Prince de Hombourg* et la *Bataille d'Hermann*, sont deux cris de guerre éloquents poussés contre Napoléon et le despotisme impérial, deux appels au soulèvement de l'Allemagne (1808). On ne les laissa pas représenter. Henri de Kleist songeait même à s'engager comme simple soldat au moment où l'Allemagne tout entière allait se soulever, dans la guerre entre la France et l'Autriche; aussi la paix de Prague le remplit-elle de découragement. Il ne produisit plus rien dans les deux dernières années de sa vie. Lassé de tout, poursuivi plus que jamais du désir d'en finir, il réussit à faire partager ses idées de suicide à une jeune femme qu'il aimait passionnément, Henriette Vogel, atteinte du même mal moral que lui. Les deux amants, après un déjeuner fort gai dans un restaurant des environs de Potsdam, désirèrent se faire servir des rafraîchissements derrière un petit lac que forme en cet endroit la Havel. Peu de temps après, deux coups de pistolet retentirent; on accourut; on les trouva morts tous deux. H. de Kleist avait tué sa maîtresse d'un coup tiré en pleine poitrine; quant à lui, il s'était agenouillé près d'elle et s'était fracassé la tête. Ce double suicide attira l'attention publique sur ce poëte, jusqu'alors presque inconnu. Louis Tieck mit en ordre ses écrits, sa correspondance et les publia (Berlin, 1826, 3 vol.). Édouard de Bulow écrivit sa vie: *Heinrich von Kleist Leben und Brief* (Berlin, 1848, 1 vol.). M. Saint-René Taillandier en a fait, dans ses *Poëtes modernes de l'Allemagne*, une étude très-judicieuse.

KLEIST DE NOLLENDORF (Émile-Frédéric, comte DE), feld-maréchal prussien, né à Berlin en 1762, mort en 1823. Il fit les campagnes de la Révolution contre la France, devint, en 1803, général adjudant particulier du roi, commandant de Berlin (1812), général en chef de l'infanterie, contribua à nos désastres à Kulm et à Leipzig (1813), fut battu, pendant la campagne de France, à Joinvilliers (14 février 1814), mais gagna la bataille de Laon (9 mars), fut chargé de se rendre en Angleterre pour annoncer à Louis XVIII son avénement au trône, et reçut ensuite la dignité de feld-maréchal (1821).

KLEISTAGNATHES s. m. pl. (klé-i-stagh-na-te — du grec *kleistos*, fermé; *gnathos*, mâchoire). Crust. Syn. de BRACHYURES, ordre de crustacés.

KLEMING (Gustave-Édouard), bibliographe suédois, né à Stockholm en 1823. Tout jeune encore, il se mit à traduire des manuscrits du moyen âge en suédois, en danois et en allemand, obtint à vingt-quatre ans un emploi à la bibliothèque de Stockholm, et il a été depuis mis à la tête de cet établissement. Kleming a mis au jour d'intéressants ouvrages historiques et littéraires appartenant au moyen âge. Nous citerons notamment: *Flore et Blancheflore* (1844); *Valentin et Urson* (1846), le *Duc Frédéric de Normandie* (1853), romans traduits en suédois; la *Bible suédoise du moyen âge* (1848-1855, 2 vol.); *Révélations de sainte Brigitte* (1857-1862, 4 vol.); *Méditations de Bonaventure sur la vie au Christ* (1860); *Desiderata Bibliothecæ regiæ Holmiensis* (1863-1867, 3 vol.); la *Littérature dramatique de la Suède* (1863); *Chronique rimée de la Suède au moyen âge* (1865-1868, 3 vol.); *Extraits des collections d'un annotateur* (1868-1869, 3 vol.), etc.

KLEMM (Frédéric-Gustave), historien et littérateur allemand, né à Chemnitz (Saxe) en 1802, mort en 1867. Après avoir pris le diplôme de docteur en philosophie à l'université de Leipzig, en 1825, il alla s'établir à Dresde, où il puisa dans la bibliothèque de cette ville les matériaux d'une *Histoire de Bavière*, qu'il publia en 1828. En 1830, il se rendit à Nuremberg, y devint le principal rédacteur du *Courrier de la paix et de la guerre*, retourna, l'année suivante, à Dresde, où il fut nommé bibliothécaire adjoint, devint bibliothécaire en 1834, bibliothécaire en chef en 1852, conseiller aulique, conservateur de la collection des vases et porcelaines du musée japonais, et secrétaire de la Société archéologique de Saxe. M. Klemm est un écrivain de beaucoup de savoir et de talent, à qui l'on doit, outre l'ouvrage précité et un grand nombre d'articles et de mémoires, les ouvrages suivants: *Attila, d'après l'histoire, la tradition et la légende* (Leipzig, 1827); *Herfest*, poëme en six chants (Zerbst, 1829); *Description de la collection royale de porcelaines et de vases placés au palais japonais* (Dresde, 1834); *Manuel d'archéologie germanique* (1835); *Études historiques sur les collections scientifiques et artistiques de l'Allemagne* (Zerbst, 1837); *Italica* (Dresde, 1839), récit d'un voyage en Italie; *Histoire générale de la civilisation* (Leipzig, 1843-1850, 10 vol.), son ouvrage capital; *Lettres à un ami* (Leipzig, 1847); *Voyage de vacances* (Dresde, 1853); *Étude sur les femmes* (Dresde, 1854-1858, 6 vol.), ouvrage dans lequel il expose la situation et l'influence de la femme dans les divers pays et aux diverses époques de la civilisation; *Science de la civilisation en général* (Leipzig, 1855), travail important destiné à compléter le grand ouvrage précité; *Dans cinquante ans* (Stuttgard, 1865, 2 vol.), recueil de lettres sur l'histoire de la civilisation, etc.

KLENGEL (Jean-Christian), peintre et graveur allemand, né à Kesseldorf en 1752, mort à Dresde en 1824. Fils d'un pauvre paysan, il eut des commencements difficiles. Après s'être essayé dans la grande peinture, que la misère le força d'abandonner, il s'adonna au paysage et y réussit. Il put se rendre en Italie et y composa une série de tableaux, connus sous le nom de *Sites de Rome et de Naples*, que ne recommandent pas des qualités brillantes, mais qui offrent une très-grande fidélité. La couleur en est terne, et l'on n'y voit pas luire le soleil italien; ces toiles médiocres n'auraient pas acquis un grand renom à l'artiste, s'il ne les avait rendues célèbres en les reproduisant par d'admirables eaux-fortes, pleines de couleur et d'effet. Ces gravures ont fait la réputation de Klengel. De retour en Allemagne, il fut appelé à Dresde et mis à la tête de l'Académie des beaux-arts, situation qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie. Peu après sa nomination (1793), il exposa quatre petites toiles, les *Quatre heures du jour*, qui sont sa meilleure œuvre comme peintre, et fit une multitude de petits tableaux de chevalet, que l'on rencontre dans les musées ou les collections particulières. De nombreuses eaux-fortes et les trente planches de grande dimension qui composent l'album intitulé *Studium juventutis* datent également de cette période. Le *Studium juventutis* se trouve à la Bibliothèque nationale de Paris.

KLENGEL (Auguste-Alexandre), organiste et compositeur allemand, né à Dresde en 1784, mort dans la même ville en 1852. A l'âge de dix-neuf ans, cet artiste s'était déjà acquis une certaine réputation, lorsque l'illustre Clementi eut occasion de l'entendre et fut tellement frappé des heureuses dispositions de Klengel, qu'il lui offrit de lui donner des leçons. L'élève suivit le maître, qui l'emmena dans ses excursions en Allemagne et en Suisse. Quand Clementi se fut marié, une séparation eut lieu entre les deux artistes; mais, à son retour d'Italie, après la mort de sa femme, le grand pianiste revint près de Klengel, et le détermina à partir pour la Russie. Pendant six ans, Klengel donna des leçons fort courues, sans cependant négliger ses études, et, en 1811, il partit pour Paris. Les événements de 1813, qui bouleversèrent en même temps la France et l'Allemagne, le firent se réfugier en Italie; puis, pendant l'année 1815, il séjourna en Angleterre. En 1816, il revint à Dresde et fut nommé premier organiste de la cour. Depuis ce moment, l'artiste n'a plus quitté Dresde. Ses nombreux amis vantaient beaucoup alors une suite de pièces pour piano qui devaient faire époque dans l'art musical. Malheureusement, l'auteur ne les fit point paraître à leur heure; la science marcha, et, quand, après la mort de Klengel, ces œuvres furent éditées sous le titre de *Canons et fugues*, une injuste indifférence accueillit l'œuvre de prédilection de l'illustre organiste.

On connaît de Klengel quelques pièces de musique instrumentale, plusieurs compositions pour piano seul ou avec accompagnement, enfin ses exercices pour piano, les *Avant-coureurs*.

KLENZE (Léo DE), architecte allemand, né à Hildesheim en 1784, mort à Munich en 1864. En quittant l'Académie d'architecture de Berlin, où il avait fait ses premières études sous le professeur Gil, il vint à Paris suivre les cours de l'École polytechnique et, de là, fit un voyage à Rome. A son retour en Allemagne, il fut nommé directeur des bâtiments royaux de Westphalie. Quelques constructions remarquables le signalèrent à l'attention de la cour de Munich, où il fut appelé, en 1815, pour bâtir l'*École royale d'équitation*, l'*Hôtel du duc de Leuchtenberg* et quelques autres édifices dont le bon goût et l'élégance furent appréciés, ainsi que tout ce qu'il montra de savoir dans la restauration de la cathédrale de Spire. En 1819, il obtint, comme en Westphalie, le titre de directeur des bâtiments royaux. La carrière s'offrit plus vaste et plus glorieuse devant lui par l'avénement du roi Louis de Bavière (1825). L'éminent architecte fut chargé par le prince de bâtir les fameuses Pinacothèque et Glyptothèque de Munich, qui comptent parmi les plus beaux monuments modernes. Le palais de Maximilien, l'Odéon, le Bazar, enfin le magnifique temple appelé le Walhalla, et dont l'ordonnance rappelle le Parthénon, révélèrent toute la souplesse et l'originalité de son talent.

De 1834 à 1839, L. de Klenze se fixa en Grèce, à Athènes, où il coopéra pour une large part à la restauration des édifices et à la reconstruction de la ville. L'empereur de Russie l'appela à Saint-Pétersbourg pour y diriger les travaux de l'église Saint-Isaac. L. de Klenze revint ensuite à Munich et consacra la fin de sa vie à publier les études théoriques et pratiques qui l'avaient dirigé dans chacune de ses grandes œuvres et ses vues particulières sur l'art architectural. L'ensemble de ces études forme la matière de plusieurs volumes in-8º; quelques-unes seulement ont été publiées. La dernière, la *Walhalla sous le rapport artistique et technique*, porte la date de 1845.

M. Fortoul, dans son livre de l'*Art en Allemagne*, a très-bien jugé l'architecte allemand. « Selon Klenze, dit-il, l'antiquité grecque et romaine, initiée par un privilége unique au sentiment des formes matérielles et des arts linéaires, a le droit de nous en imposer les modèles et les règles. Les lignes qu'elle a mises en usage échappent, par leur beauté simple et divine, à la déchéance qui a atteint successivement toutes les formes postérieures de l'art. Le but de Klenze fut donc de reprendre l'œuvre des artistes de la Renaissance, en tenant compte des progrès que nous avons faits depuis, et qui consistent en une connaissance plus exacte de cette civilisation antique, dont les maîtres du XVIe siècle n'avaient pu étudier que les œuvres les plus complexes et les plus éloignées de l'origine. « Aujourd'hui, mis en possession du principe » même de l'art hellénique, nous pouvons » l'appliquer, dit Klenze, à tous les besoins actuels, apprenant des Grecs eux-mêmes à » conserver notre indépendance et à être di- » vers et nouveaux selon les circonstances. »

KLENZE (Clément-Auguste-Charles), jurisconsulte allemand, frère du précédent, né près d'Hildesheim en 1795, mort en 1838. Il étudia le droit à Berlin, y fut reçu docteur en 1820 et nommé, en 1826, professeur de droit romain et de droit pénal dans cette ville. Il prit, en outre, une grande part aux délibérations du conseil municipal de Berlin, ainsi qu'à diverses entreprises industrielles. Ainsi, ce fut principalement à son initiative que l'on doit la création de faubourgs et de rues nouvelles et la fondation de la Société d'assurances sur la vie dans la capitale de la Prusse. Il fut, en outre, le véritable créateur des bains d'Heringsdorf, sur la mer Baltique. Outre un grand nombre de mémoires insérés dans le *Journal de jurisprudence théorique*, qu'il rédigeait avec Savigny, on lui doit une édition des *Fragmenta legis Serviliæ repetundarum, etc.* (Berlin, 1825), et les ouvrages suivants, aussi remarquables par la solidité de l'érudition que par la clarté de l'exposition et du style: *Manuel de l'histoire du droit romain* (Berlin, 1827); le *Droit des cognats et des alliés en droit romain* (Berlin, 1828); *Manuel de droit pénal commun* (Berlin, 1833); *Fantaisies critiques d'un homme d'État pratique* (Berlin, 1834); *Manuel d'instruction criminelle* (Berlin, 1836); *Dissertations philologiques* (Berlin, 1839).

KLEPHTE, nom donné à un peuple de montagnards qui, à la suite de l'invasion turque, s'est réfugié dans le nord de la Grèce. V. ARMATOLE.

KLEPPER s. m. (klé-pèr). Cheval russe, d'une race particulière, qui vit dans l'île d'Œsel.

— **Encycl.** On fait remonter l'origine de ces chevaux aux croisades, d'où les chevaliers allemands ramenèrent des chevaux de race orientale qui se perpétuèrent dans les provinces baltiques. Les chevaliers de l'ordre Teutonique essayèrent d'acclimater et de conserver cette race, qui a toujours de sa souche première l'élégance des formes de la tête. Afin de maintenir cette race de *kleppers*, qui est forte et vigoureuse, il a été fondé une jumenterie à Torguel. Une variété de la race des *kleppers*, très-apte aux travaux agricoles par leur force et leur docilité, porte le nom de *jmoute*.

KLEPTOMANIE s. f. (klè-pto-ma-nî — du gr. *kleptô*, je dérobe, et de *manie*). Méd. Monomanie du vol. ‖ On dit aussi CLOPÉMANIE.

KLERCK (Henri DE), théologien hollandais, né à Middelbourg, mort dans l'île de Walcheren vers 1694. Il exerça les fonctions pastorales; c'est à cela que se bornent les renseignements qu'on possède sur sa vie. On a de lui: l'*Empire sacerdotal de N.-S. J.-C. sous le Nouveau Testament* ou *Sermons sur le psaume CX* (Middelbourg, 1687, in-12); *Trésor chronologique de l'histoire sacrée et civile depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1689* (Middelbourg, 1689, in-4º); *Introduction à la géographie de la terre sainte, où l'on montre les établissements de l'Église juive dans l'ancienne Palestine après la sortie d'Égypte, avec une description de la ville de Jérusalem, etc.*, trad. de Frédéric Spanheim (Middelbourg, 1699, in-12). Cet ouvrage fut publié après la mort de l'auteur, par les soins de son frère.

KLESCH (Daniel), théologien hongrois, né à Iglau en 1619, mort à Berlin en 1697. Il fut pendant dix ans corecteur à Œdenbourg et devint par la suite professeur de théologie à Weissenfels. Ses principaux ouvrages sont: *Catalogus presbyterorum scepusensium* (Bartnfeld, 1668); *Pentas doctorum juris in Hungaria* (Iena, 1688, in-fol.); *Triumphus britannicus bremensicus* (1690, in-fol.), etc. — Son frère, Christophe KLESCH, né en 1632, mort en 1706, desservit plusieurs paroisses luthériennes et publia, entre autres écrits: *Icon angeli ecclesiastici; Poetica palma* (1700, in-8º).

KLETTEN (Georges-Ernest), médecin allemand, né à Kitznigen, dans le pays de Wurtzbourg, en 1759, mort à Vienne en 1827. Il fut successivement médecin dans l'armée suédoise, pendant la guerre de Finlande, professeur ordinaire de médecine, en 1794, à Greifswald, en 1806, professeur de chirurgie et d'accouchement à l'université de Wittemberg, enfin professeur à Halle, jusqu'en 1824, époque à laquelle il donna sa démission et se retira à Vienne avec une pension du gouvernement. Kletten a laissé plusieurs écrits, parmi lesquels nous citerons: *Oratio de ingenio medici* (Greifswald, 1797); *De varia malignitatis ratione in febre scarlatinosa* (1811); *Programma de perversa in rebus medicis in quirendis et explicandis philosophandi ratione* (Wittemberg, 1804); *Programma de inepta remediorum debilitantium denominatione* (Wittemberg, 1807); *De hæmorrhagia narium in morbis acutis critica et salutari* (1809); *De constitutione morborum nervosa* (1810); *De moderando aquæ frigidæ usu externo in diversis morbis curandis* (Wittemberg, 1812).

KLETTENBERG (Jean-Hector DE), alchimiste allemand, né à Francfort-sur-le-Mein en 1684, mort en 1720. Après avoir étudié à Halle et à Giessen, il embrassa la carrière des armes; condamné à mort à Francfort, à la suite d'un duel dans lequel il avait tué son adversaire, il parvint à s'échapper et parcourut une grande partie de l'Allemagne, en s'occupant d'études et de travaux d'alchimie. En 1713, il vint à la cour de l'électeur de Saxe, où il joua longtemps un certain rôle comme alchimiste; mais sa fourberie ayant été découverte en 1718, il fut enfermé à Kœnigstein, et, quoique le jugement qui fut ensuite rendu contre lui ne l'eût condamné qu'à être chassé du pays, il fut cependant décapité dans cette forteresse, à l'instigation des autorités de Francfort. Il a laissé une *Alchymia denudata* (Leipzig, 1713; 2e édit., 1769).

KLETTENBERG (Suzanne-Catherine DE), femme poëte allemande, petite-nièce du précédent, née à Francfort-sur-le-Mein en 1723, morte dans la même ville en 1774. Après une jeunesse passée au sein du monde, elle s'abandonna de plus en plus aux idées religieuses, entra en communication avec les frères moraves, subit l'empire de leurs idées mystiques et finit par s'adonner à l'alchimie. Elle était intimement liée avec la mère de Gœthe, et elle exerça une grande influence sur la jeunesse de l'illustre poëte, qui a immortalisé Catherine de Klettenberg en la désignant sous le nom de *la belle âme* dans les *Années d'études de Wilhelm Meister*. On a d'elle des *Poésies* religieuses, que son ami, K. de Moser, a publiées avec celles de sa jeune sœur et les siennes propres, en gardant le voile de l'anonyme, sous ce titre: l'*Esprit dans l'amitié* (1754). On les trouve